



Il mit un genou en terre devant Lauriane. (Page 95.)

dessangler ce cheval, mets la selle sur ta tête et porte-la chez l'orfèvre de la sellerie; il y a une broderie à y faire qu'il n'avait pas eu le temps d'achever pour aujourd'hui. Tu reviendras me rendre réponse chez moi.

De Mouy se hâta d'obéir, car le duc d'Alençon avait disparu de sa fenêtre, et il était évident qu'il avait conçu quelque soupçon.

— La suite au prochain numéro. —

LES

BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ

PAR

GEORGE SAND

(Suite.)

Lauriane fut inébranlable dans sa résolution. Il fallut perdre l'espoir de la soustraire à la captivité, et l'on arriva à Bourges beaucoup plus abattu et découragé que l'on n'était parti de Briantes.

Le résultat de cette soumission fut assez favorable.

Le lieutenant général, M. Biet, qui avait compté sur la rébellion du marquis pour gâter ses affaires, fut fort surpris de le voir se présenter devant lui avec Lauriane, et réclamer pour elle une retraite honorable et les égards auxquels la dignité de sa conduite lui donnait droit.

M. Biet dut se radoucir, feindre un grand regret de la mesure de rigueur qu'il attribuait aux ordres secrets du prince, et consentir à ce que Lauriane fût conduite au couvent des religieuses de l'Annonciade, dont Jeanne de France, tante de son illustre aïeule Charlotte

d'Albret, avait été la fondatrice. Lauriane avait là quelques amies, et il lui fut permis de garder Mercédès pour la servir.

Ce couvent était de ceux où l'ardente propagande jésuitique n'avait pas encore pénétré. Les religieuses cloîtrées, vouées à la vie contemplative, ne menaçaient pas Lauriane d'un prosélytisme trop rigoureux.

Le marquis eut avec la supérieure une conférence dans laquelle il sut la bien disposer en faveur de la jeune recluse, et il obtint la permission de la voir tous les jours avec Mario, au parloir, en présence de la sœur Écoute.

Malgré cette espérance le cœur de Mario se brisa lorsqu'il entendit retomber entre lui et sa chère compagne la lourde porte du couvent.

Il lui semblait qu'elle n'en sortirait plus jamais, et il n'était pas non plus sans inquiétude pour Mercédès, qui s'efforçait de sourire en le quittant, mais qui devint un instant comme folle quand elle ne le vit plus et qu'elle se sentit condamnée, pour la première fois de sa vie, à dormir sous un autre toit.

Aussi ne dormit-elle guère, non plus que Lauriane. Elles causèrent presque toute la nuit, et pleurèrent ensemble, ne craignant plus d'affliger Mario de leur douleur.

— Ma Mercédès, disait Lauriane en embrassant la Morisque, je sais quel sacrifice tu me fais, en te séparant de ton enfant pour me consoler.

— Ma fille, lui répondit la Morisque, je te confesse que c'est encore Mario que je console en toi, puisque Mario t'aime peut-être encore plus qu'il ne m'aime. Ne dis pas que non : je l'ai bien vu; mais je ne suis point jalouse de toi, car je sens que tu feras le bonheur de sa vie.

Il n'y avait pas moyen d'ôter à la Morisque la persuasion de ce mariage invraisemblable, et Lauriane n'osait la contredire en ce moment-là surtout.

Bois-Doré avait quelque doute sur les ordres donnés par le prince à l'égard de Lauriane.

Le prince était une perfide, avare et ingrate

nature; mais il n'était pas cruel, et son aversion pour les femmes n'allait pas jusqu'à la persécution.

D'ailleurs, le marquis avait cru voir quelque trouble chez le lieutenant général lorsqu'il l'avait questionné sur les prétendus ordres secrets du prince. Il espéra l'amener par douceur et persuasion à révoquer son arrêt.

Il envoya un exprès en Poitou pour tâcher de retrouver M. de Beuvre et l'engager à revenir au plus vite, et il s'établit à Bourges autant pour suivre son plan auprès de M. Biet que pour ne pas perdre de vue sa chère pupille.

L'exprès ne put rejoindre M. de Beuvre. celui-ci était retourné en mer, on ne savait vers quels rivages.

Au bout de deux mois, on n'avait pas reçu de ses nouvelles.

Lauriane le pleurait. Elle n'était pas dupe des contes que lui faisait le marquis pour lui persuader que certains gens l'avaient aperçu et qu'il se portait bien. Il feignait d'être gêné par la présence de la sœur Écoute, qui dormait tout le temps, et de n'oser communiquer les lettres à l'appui de ses assertions.

Lauriane prit le parti de paraître tranquille pour tranquilliser Mario, qui avait toujours les yeux fixés sur elle avec anxiété.

XXV

L'été de 1622 se passa ainsi sans que le marquis, par prières ou menaces, pût obtenir l'élargissement sous caution de la prisonnière.

M. Biet, craignant d'avoir fait une sottise, s'était fait autoriser, après coup, à cloître madame de Beuvre.

L'absence prolongée et le silence absolu du père empiraient beaucoup la situation. Il devenait fort inutile d'en nier les motifs. Personne ne pouvait plus en douter; aux instances